

Alain-Gérard
Slama**Le roman d'hier et d'aujourd'hui**

Aceux qui s'inquiètent, non sans raison, du déclin de la maîtrise et de la transmission de la langue française, deux objections sont le plus souvent opposées : l'excellence de nos meilleurs écrivains

est largement comparable à celle de leurs homologues des autres continents, et les Français continuent d'acheter autant de livres, en dépit de la concurrence d'internet (1). Le paradoxe est réel, mais il n'est qu'apparent. S'il est vrai que nous n'avons pas à rougir de la qualité de nos lettres, la relation entre l'écrivain et la société française s'est transformée, et l'on peut se demander si ce n'est pas un phénomène européen. Elle a changé à un point tel que le vieux débat entre « proustiens » et marxistes sur le roman « *tour d'ivoire* » et le roman « *superstructure* » des rapports économiques et sociaux a perdu toute raison d'être.

Dans un panorama du roman contemporain, lumineux d'érudition et de finesse, Jean-Yves Tadié et Blanche Cerquiglini soulignent que, « *aujourd'hui, en littérature, tout est roman* » (2). Autant dire que rien ne l'est, au sens où notre civilisation l'a entendu depuis Cervantès jusqu'à Céline : une tentative libératrice de compréhension par la langue et le style de la complexité du monde. Est-ce en raison de l'omniprésence des médias, ou de l'abaissement corrélatif des frontières entre les ordres, l'individuel et le collectif, le privé et le public, le profane et le sacré, l'universel et le relatif ?

Un divorce ou plutôt une séparation de corps semble se creuser entre l'écrivain et son temps. La société ne demande plus au roman une interprétation, une lecture de ses « *non-dits* », dont les sciences sociales et les médias lui procurent par ailleurs un décryptage permanent. Bien souvent, la méconnaissance des subtilités de la langue, en particulier au sein des générations nouvelles, parasite l'intelligence du texte, en multipliant les malentendus et les procès d'intention.

Quant à l'écrivain, il semble accéder à la pleine affirmation de son art, non par la rébellion ou la révolte, mais en se coupant de son temps – soit qu'il se réfugie dans l'exotisme, à la manière de Le Clézio, qu'il s'exile dans le passé, comme Modiano, ou dans l'« *autofiction* », comme Serge Doubrovsky et Annie Ernaux ; soit encore qu'il se borne au procès-verbal purement descriptif, découpant le présent en monades, comme Régis Jauffret, ou en le disséquant sur une planche anatomique, de Perec à Houellebecq. Dans tous les cas, le roman tend à devenir à lui-même sa propre référence, avec des succès qui peuvent être éclatants, comme l'an dernier Alexis Jenni, et cette année Joël Dicker viennent d'en témoigner. Il étonne, il séduit, il enchante, il distrait. Mais il appartient de plus en plus à sa propre histoire, et de moins en moins à la nôtre.

(1) Voir l'irremplaçable *Francoscopie 2013* de Gérard Mermet, Larousse.

(2) *Le Roman d'hier à demain*, Gallimard



Le roman appartient de moins en moins à notre histoire